

# Charles de Foucauld à l'écoute des voix touarègues

Dominique Casajus

► **To cite this version:**

Dominique Casajus. Charles de Foucauld à l'écoute des voix touarègues. Romain Bertrand; Hélène Blais; Isabelle Heullant-Donat; Guillaume Calafat. L'exploration du monde. Une autre histoire des grandes découvertes, Éditions du Seuil, pp.441-444, 2019, L'exploration du monde. Une autre histoire des grandes découvertes. halshs-02306386

**HAL Id: halshs-02306386**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02306386>**

Submitted on 18 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# 1907

## Charles de Foucauld à l'écoute des voix touarègues

par Dominique Casajus

***In Romain Bertrand, Hélène Blais, Isabelle Heullant-Donat, Guillaume Calafat (dir.),  
L'exploration du monde. Une autre histoire des grandes découvertes,  
Éditions du Seuil, 2019 : 441-444***

Nous sommes en mai 1907, dans le lit d'un oued asséché à l'extrême nord-est de l'actuel Mali. Un peloton méhariste y stationne au milieu de Touaregs venus du Hoggar, région plus septentrionale d'où la sécheresse les a momentanément chassés. Un homme vêtu de blanc et bizarrement coiffé d'un képi sans visière est assis devant sa tente, un cahier sur les genoux. Des visiteurs se succèdent auprès de lui, et il s'applique à écrire sur son cahier ce qu'ils lui disent à tour de rôle. Parfois, quand il a du mal à comprendre, le soldat qui l'accompagne doit lui répéter.

L'homme est Charles de Foucauld. Il est en train d'accomplir les volontés d'un ami récemment disparu qui lui avait demandé de recueillir des poésies touarègues. Son

accompagnateur, un auxiliaire que l'armée française emploie comme interprète, s'appelle Ben Messis. Composées pour la plupart au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et totalisant près de 6 000 vers, les poésies qu'il va recueillir en quelques semaines constituent l'un des rares documents qui nous permettent aujourd'hui d'entendre la voix des Touaregs de l'époque précoloniale. Les plus majestueuses célèbrent la beauté de dames souvent cruelles ou chantent la gloire des guerriers valeureux ; d'autres, plus brèves, sont des épigrammes d'une cinglante élégance ou l'évocation versifiée des menues joies et des chagrins de la vie – telle cette petite pièce (trad. Foucauld, légèrement retouchée) :

Ô mon cousin, mon bien-aimé,  
je croyais jadis ne pas t'aimer.  
Quand on est revenu disant que tu es mort  
là-bas,  
je suis montée sur la colline où sera mon  
tombeau,  
j'ai ramassé des pierres, j'ai enseveli mon  
cœur :  
ton odeur que je sens entre mes seins  
jette le feu au-dedans de mes os.

Le premier contact de Foucauld avec les Touaregs remontait à février 1904. Il venait de quitter Beni-Abbès où il vivait depuis 1901, aux portes d'un Maroc où il s'était illustré comme explorateur vingt ans plus tôt et dont il brûlait de devenir l'apôtre. Comprenant que le Maroc lui resterait fermé pour des années encore, il avait peu à peu tourné ses regards vers le Sahara central, autre terre qu'il souffrait de voir privée de toute présence chrétienne. Aussi, lorsque le colonel Henry Laperrine, qui commandait le territoire des Oasis sahariennes, lui proposa de se joindre à une tournée d'« apprivoisement » – euphémisme dont le colonel désignait ce qui se serait mieux appelé de l'intimidation pateline – dans les terres des Touaregs du Hoggar, il s'empressa de prendre la route.

Il était loin d'imaginer que, sitôt sa destination atteinte, il allait consacrer l'essentiel de son temps de veille à une œuvre linguistique dont l'élaboration l'occuperait jusqu'à l'heure de sa mort. Il n'était certes pas un novice en matière linguistique puisqu'il avait une bonne connaissance de l'arabe, aussi bien maghrébin que moyen-oriental, et avait acquis quelques notions de berbère quand il préparait son voyage au Maroc. Du reste, durant les premiers mois de son séjour saharien, l'arabe fut sa seule langue de communication. Ses premiers collaborateurs ont tous été soit des Arabes connaissant le touareg, soit des métis comme Ben Messis, dont le père était arabe et la mère touarègue, soit des membres de

tribus évoluant sur les limites des mondes arabophone et berbérophone. Celui qui devint par la suite son principal assistant, le lettré Ba-Hammou, était un arabe originaire de Ghât et installé au Hoggar depuis les années 1880.

En 1904, sa seule intention était de préparer la voie aux missionnaires futurs en composant un lexique, une grammaire et une traduction des Saintes Écritures : s'il n'a jamais envisagé de se faire lui-même missionnaire, il aspirait à se rendre utile à ceux qui, espérait-il, le rejoindraient un jour et qui, en fait, ne sont jamais venus. Il obtint assez vite une transcription touarègue du Nouveau Testament, prise sous la dictée d'informateurs à qui il récitait une version arabe de la Vulgate, mais il se rendait bien compte qu'elle ne valait pas grand-chose et qu'il ne pourrait pas l'améliorer sans l'aide d'un spécialiste. Il fit donc appel à son ami Adolphe de Calassanti-Motyliniski. Professeur d'arabe à Constantine et bon connaisseur des parlers berbères, celui-ci accepta de venir le rejoindre au désert, mais ce qu'il proposa à son arrivée en juin 1906 n'avait rien à voir avec ce que Foucauld avait en tête : il entendait, comme le faisaient depuis des années les spécialistes des idiomes maghrébins – arabes et berbères –, recueillir des récits, de la poésie ou des conversations. Autrement dit, faire de la version et non du thème. Les deux hommes travaillèrent ensemble autour de Tamanrasset jusqu'au début du mois d'août, puis le visiteur partit sillonner l'intérieur du Hoggar – tournée dans laquelle son hôte, contraint à l'immobilité par une morsure de vipère, ne put l'accompagner. Le 12 septembre, tous deux se mirent en route vers le nord, l'un pour regagner Constantine avec l'esquisse d'un ouvrage, l'autre pour passer quelque temps à Béni-Abbès puis à Alger.

Quand Foucauld prit congé de Calassanti-Motyliniski, il était convenu qu'il l'aiderait à

enrichir sa matière en lui envoyant par la suite des données complémentaires, notamment des poésies. En ce mois de mai 1907, la traduction des Écritures n'était donc plus pour lui un objectif primordial. Une nouvelle amère, parvenue à lui le 14 mars, l'avait même amené à la mettre définitivement de côté : son ami venait de mourir à Constantine. Il avait aussitôt écrit à René Basset, doyen de la faculté des lettres d'Alger, pour s'offrir à remanier les brouillons du défunt. Basset fit paraître en 1908 un opuscule présenté comme écrit par le seul Calassanti-Motylnski car Foucauld refusait que son nom soit mentionné et présenta toujours ses travaux comme la révision de ceux de l'ami disparu.

En réalité, conscient dès avant sa publication de l'insuffisance de cette première ébauche, il avait décidé de tout reprendre à la base. C'est que son zèle apostolique, à l'origine l'unique aliment de son ardeur à la tâche, se doublait désormais d'un intérêt authentique pour son objet d'étude. Alors que la collecte des poésies était simplement destinée, en lui fournissant un vocabulaire plus varié que celui qu'il glanait dans ses conversations avec les Touaregs, à enrichir le lexique qu'il avait commencé à composer en 1904 ou 1905, leur transcription, leur traduction et l'élaboration de l'appareil critique devinrent un but en soi. La dernière version du recueil, scindée en deux tomes et achevée le 28 novembre 1916, se présente comme une pile de fiches de papier bristol que sa plume Sergent-Major a noircies d'une petite écriture appliquée. En haut de chaque fiche, les vers touaregs sont suivis d'une traduction mot à mot, d'une traduction plus proche du français courant, de notices ethnographiques ou historiques et éventuellement d'indications sur la prosodie, le bas de la fiche étant réservé à une traduction plus libre. Quant au lexique, en lequel il ne voyait au départ qu'un manuel à l'usage des missionnaires et des officiers

sahariens, il prit les vastes proportions d'un dictionnaire en quatre tomes, presque une encyclopédie. La dernière version, achevée le 25 juillet 1915, est là aussi copiée sur des fiches de papier bristol. Les mots sont regroupés par racine comme c'était déjà l'usage pour les dictionnaires d'arabe, chaque définition est suivie d'exemples, parfois d'illustrations au trait, et l'ensemble est complété par des tableaux de conjugaison.

Parallèlement, il s'employait à rédiger des notes sur la grammaire, à élaborer un dictionnaire abrégé et un dictionnaire des noms propres, à mettre au net les textes en prose et les proverbes recueillis avec Calassanti-Motylnski. Ses journées de travail duraient souvent plus de onze heures, un rythme que Ba-Hammou ne suivit pas sans regimber. Se perdre ainsi dans une tâche profane qui l'absorbait bien au-delà de ce que la règle cistercienne eût exigé du trappiste qu'il avait été éveillé d'abord en lui de douloureux scrupules. Mais son humble et méticuleuse besogne fut peut-être aussi un baume sur ses vieux tourments : « J'ai entrepris en arrivant ici, écrivait-il en janvier 1906 à son directeur spirituel l'abbé Huvelin, une traduction de passages de la Bible et des lexiques français-touareg et touareg-français ; j'y consacre beaucoup de temps, et parfois je m'y réfugie pour trouver asile contre les pensées qui m'assaillent dans la prière. » Et puis, avec le temps, la sérénité est venue : les heures passées à parfaire son œuvre, le commerce langagier qu'il entretenait quotidiennement avec ses voisins touaregs, l'affection qui l'attachait à quelques-uns d'entre eux, l'auront finalement arraché à l'hypocondrie spirituelle où il s'abîmait depuis toujours.

Tandis qu'il trouvait enfin la paix, l'insurrection se répandait dans le Sahara central. Lui était au milieu de la tourmente – et en même temps ailleurs, tout à son labeur. On sent la joie du travail

accompli dans ce qu'il écrivait à Laperrine le 1<sup>er</sup> décembre 1916 : « Vous ai-je dit que j'ai achevé la copie pour l'impression des Poésies et des Proverbes ? C'est complètement fini et bon à imprimer. » Il ajoutait cependant, en ouvrier se disposant à peiner encore : « Il reste la revue des Textes en prose de Motylinski, qui est peu de chose, et enfin la Grammaire, qui m'effraie d'avance, mais qu'il faudra pourtant tâcher de mettre tant bien que mal sur pied. »

Mais l'œuvre devait rester inachevée. Peu après qu'il a refermé sa lettre, un groupe d'insurgés force sa porte. On l'agenouille, on le ligote, l'ermite est mis au pillage, ses manuscrits sont éparpillés sur le sol. L'apparition soudaine de deux tirailleurs déclenche une fusillade. L'adolescent à qui on a confié sa garde, affolé, tire à bout portant... Arrivé sur les lieux le 21 décembre, le capitaine de La Roche écrit dans son rapport : « ... les 4 volumes du dictionnaire et les 2 volumes de poésies ont pu être reconstitués intégralement. »

## Références

Casajus, Dominique, *Charles de Foucauld, moine et savant*, Paris, CNRS Éditions, 2009.

Foucauld, Charles de, *Dictionnaire touareg-français*, Paris, Imprimerie Nationale, 4 tomes, 1951-1952 (2<sup>ème</sup> édition, Paris, L'Harmattan, 2005).

Foucauld, Charles de, *Poésies touarègues*, Paris, Leroux, 2 tomes, 1925-1930 (réédition partielle sous le titre *Chants touaregs*, Paris, Albin Michel, 1997).

Pandolfi, Paul, *La conquête du Sabara (1885-1905)*, Paris, Karthala, 2018.